

RÉGIS DEBRAY

DÉGAGEMENTS

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Œuvres littéraires

LA FRONTIÈRE, *suivi d'UN JEUNE HOMME À LA PAGE, nouvelles, Le Seuil, 1967.*

L'INDÉSIRABLE, *roman, Le Seuil, 1975.*

LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS. Pour Pierre Goldman, *Le Seuil, 1975.*

JOURNAL D'UN PETIT BOURGEOIS ENTRE DEUX FEUX ET QUATRE MURS, *Le Seuil, 1976.*

LA NEIGE BRÛLE, *roman, Grasset, 1977 (prix Femina).*

COMÈTE MA COMÈTE, *Gallimard, 1986.*

LES MASQUES. Une éducation amoureuse, *trilogie « Le temps d'apprendre à vivre », I, Gallimard, 1988 (« Folio », n° 2348, 1992).*

CONTRE VENISE, *Gallimard, 1995 (« Folio », n° 3014, 1997).*

LOUÉS SOIENT NOS SEIGNEURS. Une éducation politique, *trilogie « Le temps d'apprendre à vivre », II, Gallimard, 1996 (« Folio », n° 3051, 2000).*

PAR AMOUR DE L'ART. Une éducation intellectuelle, *trilogie « Le temps d'apprendre à vivre », III, Gallimard, 1998 (« Folio », n° 3352, 2000).*

SHANGHAI, DERNIÈRES NOUVELLES. La mort d'Albert Londres, *Arléa, 1999.*

LE SIÈCLE ET LA RÈGLE. Une correspondance avec le frère Gilles-Dominique, o.p., *Fayard, 2004 (prix François Mauriac).*

LE PLAN VERMEIL, *Gallimard, 2004.*

JULIEN LE FIDÈLE OU LE BANQUET DES DÉMONS, *théâtre, Gallimard, 2005.*

AVEUGLANTES LUMIÈRES. Journal en clair-obscur, *Gallimard, 2006.*

UN CANDIDE EN TERRE SAINTE, *Gallimard, 2008 (prix Nomad's).*

Œuvres philosophiques

LE SCRIBE. Genèse du politique, *Grasset, 1980.*

CRITIQUE DE LA RAISON POLITIQUE OU L'INCONSCIENT RELIGIEUX, *Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1981 (« Têl », n° 113, 1987).*

Suite des œuvres de Régis Debray en fin de volume

DÉGAGEMENTS

RÉGIS DEBRAY

DÉGAGEMENTS

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

Les échappées plus ou moins saugrenues que je livre chaque trimestre à la revue Médium sous le titre « Pense-bête » forment la matière de ce livre. Elles relèvent d'un mauvais esprit assez particulier qui consiste, quand un sage montre la lune, à regarder son doigt. Faire ainsi l'idiot, comme dans le conte chinois, est le vice propre au médiologue, dont il fait une vertu, et dont je fais mon miel, à tout bout de champ. Ces sauts et gambades en long et en large des travaux et des jours doivent leur air de famille à ce renversement du regard et de nos bonnes habitudes. C'est la marque distinctive d'une confrérie qui, rétive à la communication, se voue à l'étude des faits de transmission.

Transmettre, c'est faire traverser le temps à une information, d'hier à demain. Communiquer, c'est lui faire traverser l'espace, d'ici à là-bas. La première opération est affaire de civilisation; la seconde, de clic et d'écran. Les confidences ci-après, qui doivent autant à l'humeur qu'à la réflexion, aspirent plutôt au bonheur de faire trace qu'au plaisir de faire sensation. C'est pour nous un article de foi que le sensationnel jamais n'abolira la bouteille à

la mer. Le contenu de celle-ci a quelque affinité avec un genre littéraire mélancolico-farceur qui n'a pas beaucoup d'amis. Ce qui n'en donne que plus de mérite à l'éditeur, sans lequel elle n'aurait pu tenter de franchir le fleuve de l'oubli.

Anniversaire

Quarante ans juste, au jour près. Souvenir, que me veux-tu ? Avant même d'être identifié, dans un hameau perdu du sud-ouest bolivien, je me fais tabasser par des sous-offs hors d'eux. Ils me cueillent totalement à froid. Tombés en embuscade les jours précédents, ils ont le trouillomètre à zéro. La peur est de l'adrénaline. Ils s'en déchargeront en tapant jusqu'au sang. Un étranger, c'est l'idéal. Ma première rencontre physique avec la haine, petite apocalypse, nouvelle naissance. Avril 1967.

Quarante. J'ai la phobie des anniversaires, mais mon ami Jean-François Colosimo m'indique que telle est, dans la Bible, la mesure de la durée parfaite, accomplie en ère cyclique ou en période d'attente homologuée. D'où les quarante jours et ans du déluge, de Moïse au désert, de Jésus *ibidem*, la quarantaine du jeûne, le carême, la quarantaine du grand deuil, la mise en quarantaine des malades contagieux et des exclus du groupe, la crise de la quarantaine dans le pedigree commun, et, en liturgie, les prières expiatoires dites de

quarante heures. Le Front populaire tombait pile avec la « semaine de quarante heures ». L'Académie française aussi respecte le protocole. Et les royalistes qui se moquaient de ceci ou de cela *comme de l'an quarante*, parce que jamais à leurs yeux la République ne pourrait atteindre la quarantaine. Le délai de publication des archives diplomatiques au Quai d'Orsay est de quarante ans (et j'ai beaucoup appris sur ce que je croyais connaître, mon propre sort, avec le dernier volume de la série, composé et publié sous l'égide de l'historien Maurice Vaïsse).

Le quarantième anniversaire de la mort du Che (1967) voit fleurir en France, en Espagne et ailleurs articles et livres qui remettent brutalement en cause la béatification passée. Un hallali vindicatif, qui fait l'affaire de beaucoup. « Alors, c'est vrai que le Che était un assassin ? » me demande par téléphone une amie affolée. Je lui réponds : « Non, un révolutionnaire, ce qui n'est pas exactement la même chose. En général, un homme qui sacrifie sa vie à une cause a moins de scrupules à sacrifier celle des autres. Relisez l'histoire des croisades et des moines-soldats du Christ roi... »

Un pendule sans âge fait succéder la légende noire à la légende rose alors que l'image du fusilleur fanatique ne correspond pas plus à la réalité que celle de l'innocent Robin des Bois. On revient de l'adorable pour passer à l'exécration, comme si le bâton ne pouvait se remettre droit qu'après deux torsions, deux injustices de sens contraire, s'appelant l'une l'autre mécaniquement. Le curieux, c'est que ce classique de l'histoire des mentalités continue d'observer, nonobstant l'« accélération de l'histoire », la norme des quarante ans.

Question de cours pour notre mouvance : si chaque médiasphère impose un redécoupage du temps, comment articuler éternel retour et changement technique ? Les intervalles inamovibles — régularités astronomiques et vitales (la lunaison, l'année solaire, le jour et la nuit, la gestation, etc.) — et les emballements du rythme de vie ? En vidéosphère, le bougisme est un *must*, et l'urgentiste, notre héros préféré. « Tout va plus vite » (voyages, mandats, diction, rotation des livres en librairie), mais notre agenda d'agnostiques continue de se découper en semaines, tranche de temps monothéiste sans répondant cosmique, par un effet d'inertie qui, d'un trait de culture, nous a fait une seconde nature. Cela ne bouge pas, curieusement. Le septennat élyséen s'est rétréci en quinquennat, mais l'année sabbatique reste de rigueur, Ali Baba conserve ses quarante voleurs, l'océan ses quarantièmes rugissants. Y a-t-il des rythmes inaltérables, des temps de deuil préhistoriques et incompressibles, sur lesquels les nanosecondes de l'horloge atomique n'ont pas prise ? Les quarante années de cotisation exigées pour la retraite peuvent mécontenter mais pas vraiment surprendre. Elles restent dans le pli néolithique.

Rue du Grenier-à-Sel

Au milieu de l'après-midi, chez Julien Gracq, comme on ne peut pas parler littérature sans discontinuer, on s'offre une pause vidéo (DVD, cédéroms et télécom-

mandes ont moins de mystère pour lui que pour moi). Après avoir regardé la *Tosca* de Puccini, filmée à Rome en décor réel par Benoît Jacquot, avec Roberto Alagna, Ruggero Raimondi et Angela Gheorghiu, il m'explique pourquoi il préfère l'opéra au cinéma, et n'a pas le même entrain pour visionner des classiques du cinéphile. « Les vieux films sont datés, comme les automobiles. Les opéras ne le sont pas. Ils échappent au coup de vieux parce qu'ils sont *protégés du réel* par les conventions propres au genre. L'irréalisme du chant et des costumes leur permet de traverser le temps intacts. Il y a aussi des romans qui vieillissent bien, quand l'écriture est assez musicale pour passer outre le daté de l'intrigue. »

N'en concluons pas que « le dernier des classiques » répugne au fait divers et à l'anecdotique. Tout le contraire. Sa conversation a le don de vivre et faire revivre le passé au présent, et le présent, comme s'il était passé. Il parle des vedettes du jour comme le médiéviste d'un roi wisigoth ou l'antiquisant d'un Ptolémée. L'histoire à Saint-Florent : un perpétuel printemps ou un passé qui ne passe pas et fait passer le présent. Il évoque la tentative de coup d'État de Malet à Paris, contre Napoléon toujours en Russie, comme si la nouvelle venait de tomber, compare longuement Napoléon Bonaparte à Octave Auguste (seul autre empereur à nom dédoublé), histoire de retomber sur ses pieds, disons le duel en cours Villepin-Sarkozy. « Octave a marqué son époque et est resté sur le trône alors que c'était un homme assez terne, sans rien d'éclatant. Pas de mot historique, pas de fait marquant. Un de ces personnages grisâtres mais qui mènent bien leur barque et

ne font jamais d'erreur, comme Franco, comme Poutine. » Cette voltige à travers les siècles, qui ne sent pas l'école pour un sou, d'une parfaite bonhomie, décape et dessille en ce qu'elle confère un singulier relief à l'actualité, qui, sans ce jeu d'analogies à reculons, frôlerait le plat ou le fastidieux. Gracq qualifie Spengler, historien allemand politiquement incorrect, auteur d'un *Déclin de l'Occident* dont se sont nourris dans l'entre-deux-guerres Malraux et bien d'autres, de « grand excitant de l'histoire ». C'est exactement ce que je ressens en écoutant ce mémorialiste disert et bienveillant : dans la semaine qui suit nos échanges, le « 20 heures » insipide me met sur les dents (ça se gâte sur la longueur).

Il signale un sondage en Belgique qui m'avait échappé : Jacques Brel a été élu le plus grand Belge de tous les temps (on parlait de Zidane, Hallyday et Noah). Cela amuse le guetteur averti, quatre-vingt-dix-sept ans, l'œil à tout, pas de mélancolie, ni de méchanceté. Rien du *laudator temporis acti*, du « c'était mieux avant ». Une gaieté caustique et, pour la foire sur la place, un regard de lynx, mais somme toute bon public et même indulgent.

Sur l'image : « J'ai toujours vu mes personnages de dos. Pour moi, ils n'ont pas de figure, ce sont des silhouettes. Une description n'est pas une photographie. Quand je les vois transposés à l'écran, ces personnages, je me dis : Tiens, ce n'est que ça ! C'est vexant, c'est rétrécissant. Le roman évoque, suggère des choses qui ne sont pas photographiables. Flaubert avait bien raison de ne pas vouloir qu'on "fixe en gravure sur le papier des gens que j'ai mis toute ma vie à empêcher qu'on voie". »

Pour continuer avec la mnémotechnique, il me fait remarquer que la strophe ou le quatrain dont on se souvient est une forme sans zones grises, livrée dans le marbre de ses rimes, telle qu'en elle-même enfin, alors que le tableau ou la photo nous reviennent à l'esprit en flou, imparfaitement. Je songe à René Char, dans *Feuillets d'Hypnos* : « Le temps vu à travers l'image est un temps perdu de vue. » Autre observation : si la langue latine a tenu deux mille ans dans les écoles, jusqu'à hier matin, c'est parce qu'elle a eu la chance de se caler dans et de pouvoir se transmettre par des chefs-d'œuvre de haute tenue, les graffitis étant restés sur les murs de Pompéi et d'ailleurs. C'est son avis que Céline a fragilisé la langue française. « Je n'aime pas les vociférations. »

La mort ? Anxiété ? Crainte ? Préoccupation ? Non. Chaque fois que je lui demande par téléphone des nouvelles de sa santé, il répond : « Rien à signaler. Ça suit son cours. » Dieu ? Croyance ? Athéisme ? « Pour se dire athée, précise-t-il, il faudrait au moins savoir en quoi consiste le "théos" que l'on nie. Ce n'est pas mon cas. Prier qui ? Il faudrait que Dieu soit une personne, un sujet, ce que je n'arrive pas à m'imaginer. Et sinon, si c'est la totalité, le monde, le cosmos auxquels on trouve quelque chose de divin, pourquoi pas, je l'admets bien volontiers, mais alors Dieu n'est au fond qu'un adjectif. »

Ce que je traduis en langue stoïcienne : inutile d'en faire un plat. Laissons travailler la nature. Elle sait ce qu'elle fait. Pas de pathos.

Un divorce et après

À chaque médiasphère, dans l'histoire du monde civilisé, correspond un atlas du merveilleux, avec le champ de gravitation qui en découle, imaginaire, sensoriel et moral. Les paradis irradiants de la *logosphère*, ce milieu profondément religieux où l'homme récitait chaque jour le Livre unique, scintillaient à l'est de la Méditerranée (Babylone, Jérusalem, Médine, Antioche). L'éden de la *graphosphère*, celui des bouquineurs impénitents, fut ensuite européen (c'était encore celui de Borges, l'Anglais d'Argentine), avec des centres directifs et magnétiques comme Londres, Paris et Amsterdam. En *vidéosphère*, le mirobolant a franchi l'Atlantique et émet même depuis le Pacifique. Le soleil du fantastique, comme l'autre, se lève à l'Est et se couche à l'Ouest. C'est L. A. et la Grosse Pomme qui fixent le Nord pour un cinquantenaire d'aujourd'hui, qui, à vingt ans, écoutait Elvis Presley, disparu deux ans plus tôt, et regardait Jackie Kennedy sur le yacht d'Onassis. Sur la mappemonde de l'image-son, la Russie n'existe pas, non plus que le monde arabe et africain, l'Amérique latine et l'Inde (malgré « Bollywood », inconnu au bataillon). Les pays s'attirent en raison directe des masses non de mots, mais de mélodies, de photos et de films qu'ils émettent, et en raison inverse du carré de leurs distances. Il suit de là une politique étrangère, ou si l'on préfère un tropisme géopsychique chez les gouvernants européens dont l'adolescence fut rock et yé-yé (les baffles à domicile couvrant l'écho des B-52 bombardant le Viêtnam).

Les potins nous apprennent, la presse confirme, que Cécilia et Sarkozy ne fêteront pas Halloween en famille. Triste nouvelle, mais l'essentiel n'est-il pas qu'ils continuent de prendre la clé des champs aux *States*, en week-end et en vacances, fût-ce séparément? Ces vies malheureusement désaccordées resteront appariées sur le fond des choses, tout à la fois clé des songes, clé de voûte et clé de sol propres à une classe d'âge : la *vraie vie* est à New York. Un péquenot, vous et moi, peut en avoir un avant-goût, un fumet prometteur dans certains lieux choisis, enclaves métropolitaines, comme Deauville, Cannes, les Champs (l'avenue la plus américanisée de Paris). Ça fera tout de même, face au plat de résistance, un peu... *cheap*.

Autres sensations chez l'adolescent, autre *idéal du moi* chez l'adulte. Les séquelles des radios libres, de la médiathèque, d'Eddy Mitchell et de *Salut les copains*, ne sont pas celles de l'ORTF, de Léo Ferré, de Francesca Solleville et de la bibliothèque municipale (mot paraît-il désuet, à éviter). On peut sans doute en dire autant de Jacques Chirac (que je connais un peu mieux que Charles Aznavour), mais François Mitterrand, qui a grandi avec Suzy Solidor et mûri avec Dalida, provenait d'un milieu social — la petite-bourgeoisie catho — et d'une génération pour lesquels la seule allégation d'homosexualité était réputée diffamatoire, le divorce, chose honteuse, le mariage, indissoluble, et où l'épouse de l'homme politique ne sortait des ventes de charité et des parties de canasta que pour les dîners de gala. Régnait une incontestable et étouffante hypocrisie sociale — coque vide, mais cuirasse protectrice à l'abri de quoi pouvaient s'épanouir, bien à couvert, des carac-

tères originaux, de véritables dissidences spirituelles, des orientalismes ou des curiosités inattendues. Aujourd'hui, la vérité des sentiments personnels l'emporte sur les statuts et les convenances, l'authenticité a fait reculer les faux-semblants. Tant mieux. Mais on ne peut pas être anticonformiste en tout; chaque époque fait sa part du feu. Dans celle qui s'ouvre, l'originalité des mœurs est recommandée, celle des pensées, des goûts artistiques et des choix politiques, déconseillée. L'amidon n'empêche plus la vie privée, il décolore l'espace public. Il prendra la forme d'un américanisme bon teint, tempéré par l'humanitaire et diplomatiquement docile.

Entrée des artistes

Remise, au rond-point des Champs-Élysées, chez Artcurial, du prix du meilleur livre d'art contemporain à Annette Messager. Elle a battu de peu sa rivale, Sophie Calle, l'autre finaliste. Les deux ouvrages en concurrence, des catalogues d'exposition, sont des bijoux. Le premier, intitulé *Les Messagers* (Centre Pompidou, Éditions Xavier Barral), imite l'aspect et la consistance d'un missel, couverture rembourrée, tranche dorée. Annette y déploie avec une certaine pompe « la mise en scène du je par le jeu ». « Mes années 1970 ». « Mes années 1980 ». « Mes années 1990 ». Etc. Même stratégie d'exposition de soi, en plus ludique et méthodique, dans l'autre chef-d'œuvre multimédia de Sophie Calle, *Prenez soin de vous* (Actes Sud), couverture mauve aci-

dulée, papier glacé de fort grammage, CD incorporés. Syndicalisant toutes les célébrités de Paris, elle a demandé à cent sept femmes *people* magnifiquement photographiées de commenter l'e-mail de rupture que lui a adressé son ancien amant. « Une façon, résumet-elle en préface, de prendre le temps de rompre. À mon rythme. Prendre soin de moi. »

Cette auto-idolâtrie entre si bien en résonance avec l'air du temps qu'il n'a pas été facile de départager nos deux figures de proue de la « scène artistique internationale ». Ces Gitanes lisent les lignes de nos mains, et confèrent une sacralité snob à la démocratisation du narcissisme, qui fait notre ordinaire. Parachèvement d'une trajectoire lancée par l'invention photographique (comme Nadar et Baudelaire l'avaient drôlement pronostiqué)? Notre morale comme notre esthétique — disons : l'esthétisation du brut — procèdent de la photo. La mise en scène de la vie n'est pas l'installation de sa propre vie au milieu de la scène, à cru, et j'ai appelé *obscénité démocratique* la confusion des procédés. L'art contemporain penche de mieux en mieux vers le dernier cas de figure, le *ready-made* à la Duchamp s'étant déplacé de l'urinoir à l'urinant. Mon moi à moi. Ma vie, c'est mon œuvre. Je suis, donc je pense. D'où vient que la chose ici perde son effronterie et retrouve tout son pouvoir de séduction? Sans doute de ce que c'est le génie de l'art que d'alléger le nombrilisme par un dédoublement ludique de soi. Ainsi porte-t-on au crédit de nos plasticiennes ce qu'on met au débit de nos politiciens : le fait d'ériger à trop bon compte en personnage leur tel quel privatif. Reste cette constante : la norme des conduites d'une époque se faufile par l'en-

trée des artistes. L'inconscient collectif pointe le museau dans la création plastique, avant de s'étaler au grand jour quelques décennies plus tard. Comme si l'air du temps avait besoin de se tester en atelier avant de gagner les grands magasins. De jouer dans un premier temps en mineur, à la cantonade, pour rire, le petit air innocent — le message, c'est l'auteur du message — qui deviendra ensuite le lancinant refrain d'une époque. Il n'y a pas que la nature qui imite l'art. Avec retard et en lourdaud, sans humour et sans vergogne, les honnêtes gens embrayent le pas aux pionniers comme un malotru met les pieds dans le plat.

Personne n'a mieux illustré ce rôle de portier de l'esprit public qu'Andy Warhol. Il m'a amené après déjeuner, en 1982, dans sa *Factory*, 860 Broadway (mon passeport diplomatique m'autorisait alors à souiller le sol américain), laboratoire futuriste de l'autoréférence, en fait des bureaux bien propres, où l'odeur de térébenthine eût été on ne peut plus déplacée. Au vu de ces Campbell's, McDonald's, Marilyn, de ces autoportraits stéréotypés, je l'ai pris, sur le moment, pour une curiosité folklorique, une excentricité individuelle sans conséquence. J'écoutais, je regardais en fait notre actualité européenne et notre commune condition, et je n'en savais rien. Chaque géniale épiphanie, qu'elle soit fabrique de livre ou de saucisson, élection ou concert, branchée en direct sur les réseaux de communication, dont l'essentiel est la maîtrise, est un *remake*, trente ans après, de cet impassible et cynique explorateur. « J'ai commencé ma carrière, disait Warhol, comme artiste commercial et je veux la finir comme artiste d'affaires. Je suis un artiste homme d'affaires... Gagner de l'ar-

gent, c'est de l'art, travailler, c'est de l'art, et faire de bonnes affaires, c'est le meilleur des arts. » Warhol, l'homme d'affaires du génie d'un univers où les affaires sont devenues la grande affaire, où tout et n'importe quoi — rugby, philosophie, gastronomie, politique, art — s'avoue et s'affiche, tranquillement, innocemment, comme une affaire d'affaires.

Le vert par le voir

« L'écologie, grande cause de la vidéosphère », titre *La Croix*, en relevant que, « d'Al Gore à Nicolas Hulot, les héros de la planète sont des professionnels de l'image ». Le premier, explique l'article, devrait son prix Nobel de la paix au documentaire de Davis Guggenheim, *Une vérité qui dérange*, qui a fait le tour du monde. *Ushuaia* a fait cent fois le tour de France, et tous nos leaders politiques obéissent à son animateur au doigt et à l'œil. L'homme le plus vu du pays est le plus cru, et crédible. Au regard de quoi les penseurs de l'écologie, Edgar Morin, Michel Serres et Philippe Descola, pour ne pas parler des géophysiciens et chimistes, sont inexistantes : ils ne donnent qu'à lire, ce qui n'impressionne guère. Dans chaque domaine, le choix du significatif est fonction du degré de présence à l'écran. Les rapports de force sont devenus des rapports d'image. Y compris dans les idées. Sur un même sujet, disons le moindre mal dans la cité, l'un sera lu (chemise blanche), son indigence aidant, l'autre pas (col douteux), sa consistance empêchant. Le vu commande

Cet ouvrage a été composé par CMB Graphic

44800 Saint-Herblain

Achevé d'imprimer

par Normandie-Roto Impression s.a.s.

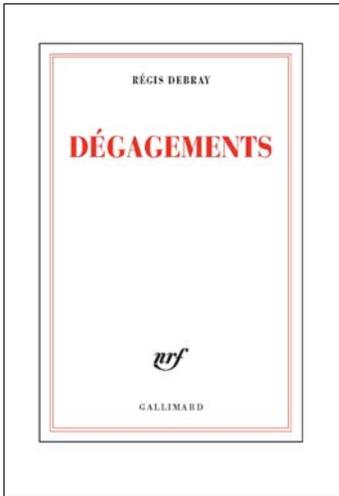
61250 Lonrai en février 2010

Dépôt légal : février 2010

Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-012840-2 / Imprimé en France.

172795



Dégagements Régis Debray

Cette édition électronique du livre *Dégagements*
de Régis Debray
a été réalisée le 16/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en février 2010 (ISBN : 9782070128402)
Code Sodis : N43070 - ISBN : 9782072405648
Numéro d'édition : 172795